

XVI.

Le repos du chevalier fut doux, tranquille, d'une seule traile, vrai sommeil d'enfant, et quand, en la même position qu'il s'était endormi, il se réveilla le lendemain, il était frais et joyeux comme pinson.

Aussi fallait-il voir comment, à l'heure où tout le monde dormait encore au château, il s'en allait, le jarret alerte et le nez tendu à la fraîche brise, arpentant les sentiers effeuillés du parc.

—Brrou ! brrou ! faisait-il, l'hiver est précoce en ce pays et ça pince ferme ce matin... Bonne chose, après tout, que le froid ; il excite l'appétit.

Et il allait, il allait si bien... ou, plutôt, si mal qu'il s'arrêta net au milieu d'un carrefour en se disant :

—Je crois bien que suis perdu.

Comme, pour s'orienter, il promenait un regard circulaire, il aperçut Bourguignon, un pliant sous le bras, arrêté à la respectueuse distance de vingt pas.

—Eh ! que diable fais-tu par ici ? s'écria-t-il.

—Monsieur ne m'ayant pas donné d'ordre contraire, j'ai cru qu'il était de mon devoir de le suivre, répondit le serviteur en saluant.

—Alors approche.

Le domestique fit les vingt pas qui le séparaient de son maître.

—Bourguignon, comment t'y prendrais-tu pour trouver dans ce parc un pavillon de garde ?

—Si M. le chevalier ne faisait l'honneur de m'indiquer d'abord un point de repère.

—Je n'en ai aucun... j'y suis venu une seule fois, conduit par le hasard... Ah ! si pourtant, je me souviens qu'il y avait une grille de sortie à environ cent mètres de cette maisonnette.

—Alors je prendrai la liberté de faire quelques respectueuses observations à monsieur.

—Lesquelles ?

—C'est qu'une grille est fixée dans un mur... et qu'un mur entoure un parc... or, si monsieur, au lieu de se jeter en plein bois, avait daigné, en quittant le château, prendre le pied du mur, il est probable que, tôt ou tard, l'enceinte aurait fini par le conduire à la grille en question.

—Sage conseil. Seulement il faudrait maintenant trouver le mur.

—Je crois l'avoir aperçu tout à l'heure à l'extrémité d'une longue allée.

—Guide-moi.

—Monsieur le chevalier voudra bien alors me permettre de marcher devant lui, dit humblement le valet avant de se mettre en route.

On arriva au mur.

—Là, fit de Saint-Dutasse, le difficile est maintenant de savoir s'il faut suivre à droite ou à gauche. Il se peut que la direction choisie me ramène tout droit au château.

—Si monsieur le désire, je vais marcher dans le sens qu'il voudra bien m'indiquer et il me fera l'honneur d'attendre mon retour.

—Accepté. Prends à droite.

Avant de partir, Bourguignon ouvrit le pliant qu'il portait sous le bras et le disposa sur l'herbe en disant :

—Si monsieur avait besoin de s'asseoir...

Et comme, pour préparer le pliant, il avait tourné ses regards vers la terre, il ajouta avec un imperturbable sérieux :

—Pour le cas où, pendant notre séjour en cette demeure, monsieur le chevalier serait dans l'intention de suivre souvent les murs, je le prierais de vouloir bien m'en prévenir pour que je lui tienne toujours prêtes de plus épaisses chaussures, car le terrain, au pied des murailles, est toujours fort humide.

Et, après un nouveau salut, Bourguignon s'en alla, longeant l'enceinte dans la direction indiquée.

Le soleil, qui venait de se lever, avait un peu réchauffé l'air et, sans trop grelotter, le chevalier, assis sur le pliant, attendait le retour de son domestique, quand un double bruit appela son attention. A chaque extrémité de la route, qui côtoyait l'autre côté du mur, s'entendait le galop d'un cheval. Les deux cavaliers, qui arrivaient en sens contraire, devaient se croiser, sinon à la hauteur du chevalier, tout au moins à une fort courte distance.

Le hasard servit M. de Saint-Dutasse, car le cavalier qui venait par la gauche, ayant le premier aperçu l'autre de loin, arrêta sa monture pour l'attendre.

Dix secondes après, ce dernier l'avait rejoint.

—Bonjour, voisin... Déjà en selle ! s'écria une voix que le chevalier reconnut aussitôt pour être celle de M. de Gabrinoff.

—Mais oui, déjà en selle, comte.

—C'est M. d'Armangis, se dit de Saint-Dutasse auquel, derrière son mur, les paroles arrivaient bien distinctes.

Après un petit temps employé à calmer sa fringante bête, qui s'impacientait de cet arrêt, M. d'Armangis ajouta en riant :

—Vous savez, comte, que si l'un de nous doit s'étonner de voir l'autre galoper ainsi, dès la première heure, par la campagne, c'est, à coup sûr, moi.

—Bah ! et pourquoi ?

—Mais parce que vous possédez la plus ravissante excuse pour n'être pas matinal, tandis que moi, pauvre célibataire, rien ne me retient au lit.

—Oh ! oh ! fit moqueusement le Russe, qui me dit qu'en ce moment vous n'allez pas filer quelque guilledou ?

—Ma foi, non. Je vais indiquer une coupée à mes bûcherons du côté de Bosséval.

Puis, en se remettant à rire :

—Ah ! oui, continuant le jeune homme, parlons-en du guilledou qu'on peut courir en ce pays... Les femmes y sont revêches en diable ou laides à faire peur.

—Mazette ! il est difficile à grogna de Saint-Dutasse qui, au point de vue des femmes, appréciait fort les Ardennes.

—Ah ! si pourtant, reprit vivement M. d'Armangis, il est une fort jolie particulière à laquelle j'avais un moment pensé à conter fleurette... mais j'y ai renoncé.

—Parce que ? demanda de Gabrinoff.

—Ah ! comte, vous faites le modeste et le discret ! dit railleusement d'Armangis.

—Moi ?

—Voyons, soyez franc. Est-ce que, à cette heure où la comtesse dort, vous n'allez pas vous-même commettre ce péché de guilledou dont vous m'accusiez tout à l'heure ?

—Moi ? répéta le comte, sur l'honneur ! je vais à Saint-Menges voir un de mes fermiers... Ah ça ! de quelle jolie particulière voulez-vous donc parler ?

—Parbleu !... de Nicole Cardoze.

La nature passionnée de M. de Gabrinoff se réveilla à ce seul nom.